

VII – ENTRER DANS UN ABANDON TOTAL À LA SUITE DU CHRIST –
ANNEXE 3

LA VIE CACHÉE DE MARIE

Père Thomas PHILIPPE

L'AMOUR DU TOUT-PETIT POUR SA MÈRE ET L'ORIGINE DU MOI

(Les conséquences du péché originel)

Les premiers contacts du tout petit avec sa mère se réalisent avant l'exercice des sens internes et de l'imagination, avant même l'exercice du sens de la vue ; ils relèvent très précisément du sens du toucher. Ce sens du toucher s'exerce alors avec une pureté, une simplicité, une profondeur uniques, qui viennent de l'absence même de tout mélange imaginatif d'une part, et d'autre part d'une influence immédiate de l'intelligence et de la volonté prenant conscience, d'une façon concrète et sensible, dans ce toucher lui-même, de la substance et de l'existence. Ce toucher vital, qui est comme substantiel (de façon concrète) ne peut être à l'origine que d'un amour.

Depuis la faute d'Adam, ce premier amour naturel, extrêmement pur dans sa substance, est extrêmement faible et imparfait dans son mode. Par le péché originel nous naissons sans la grâce, privés de la grâce. Notre nature, qui avait été disposée matériellement en vue de la grâce, est atteinte profondément par cette privation. Elle est blessée, mais elle n'est pas corrompue dans sa substance naturelle. Le premier acte de la vie humaine, la mise en marche de ce moteur vivant, conscient, aimant qu'est l'homme, dépend immédiatement de Dieu, créateur immédiat de l'âme et cause principale de l'union de l'âme et du corps. La première attitude de l'homme, comme le premier acte de l'ange, ne peut donc être que bonne et ne peut être qu'un amour. Avant l'intention de la fin et des désirs, saint Thomas reconnaissait déjà un amour naturel de la fin.

Mais le tout-petit de l'homme pécheur, qui a en lui la faute originelle, ne demeurera pas dans cette première attitude en laquelle il a été placé dès le début de sa vie par la Providence. Son corps porte en lui les virtualités d'une hérédité entachée de péchés qui, bien vite, s'explicitent et le pousseront à quitter cette attitude d'amour. Sa vie humaine se développe dans un milieu familial, en un univers qui sont marqués par les conséquences de la faute. Dès que les forces de ce tout-petit se sont assez développées pour qu'il puisse prendre conscience de son entourage et commencer à vouloir agir et bouger par lui-même, ce premier amour naturel, si faible, qui ne se porte explicitement que sur sa mère, son père et ses tout proches, ne peut plus lui suffire. Il n'est pas assez fort pour surmonter et dominer toutes les tendances contraires qui naissent en lui et qui

Avancer sur le chemin d'une vie d'amour

veulent se cristalliser de façon actuelle et consciente à un niveau inférieur, en constituant le moi, ce sujet conscient qui veut tout ramener à lui, être centre et fin.

L'affection naturelle d'une mère pécheresse n'a plus du reste la pureté, la délicatesse, la générosité requises pour répondre adéquatement à l'attente de ce premier amour. À son insu, souvent la mère déçoit son enfant. Il a l'impression d'être délaissé, abandonné, incompris ; d'où ses larmes, ses angoisses, parfois si différentes du cri habituel de l'animal. Le premier amour de l'enfant pour sa mère perd peu à peu l'absolu de sa confiance, de son abandon. En réaction de défense à ces angoisses, le moi alors apparaît et prend la place de l'amour. L'enfant garde certes une affection profonde pour sa mère, mais qui n'a plus, de façon actuelle et consciente, le caractère immédiat et total du véritable amour.

Sans doute, ce premier amour refoulé de la conscience immédiate demeure de façon latente et habituelle ; il inspire encore les affections profondes, qui rendent naturelles à l'enfant l'espérance et la foi en ses parents, en ses maîtres, en la communauté et en la nature qui l'environnent et le forment. Il faut même dire que tant qu'il n'a pas atteint l'âge de raison, et tant qu'il n'a pas eu à choisir lui-même sa fin dernière, ce sont ces affections profondes, fortifiées et stabilisées par l'autorité et l'affection de ses parents, qui assurent à sa vie ses finalités naturelles, dominant naturellement sur les tendances contraires du moi et le maintenant orienté vers Dieu.

Mais il y a déjà en lui conflit et lutte entre un moi immédiat, impatient et agressif, qui veut toujours tout ramener à lui, et ces aspirations plus profondes, plus passives mais moins immédiates, qui le portent à s'insérer humblement, affectueusement, comme une partie, en une vie commune plus vaste, et par là à s'orienter vers la fin ultime.

Éditions L'Arche – La Ferme, 1974, pp. 30-32